
Documents sauvegardés

Lundi 27 mars 2017 à 10 h 51

1 document

EUREKA.CC

Ce document est réservé à l'usage exclusif de l'utilisateur désigné par UQAM et ne peut faire l'objet d'aucune autre utilisation ou diffusion auprès de tiers. • Tous droits réservés • Service fourni par CEDROM-SNi Inc.

Sommaire

Le Devoir

7 février 1998

Le parti pris du risque

3

LE DEVOIR

Nom de la source

Le Devoir

Type de source

Presse • Journaux

Périodicité

Quotidien

Couverture géographique

Provinciale

Provenance

Montréal, Québec, Canada

Samedi 7 février 1998

Le Devoir • p. B8 • 692 mots

Le parti pris du risque

Martin, Andrée

Catherine Tardif est une artiste du risque. Pour *Décorum*, présenté à l'Agora de la danse du 11 au 21 février, elle a tout simplement choisi de travailler avec des non-danseurs. Une oeuvre d'abord et avant tout sur l'être humain.

«Jamais plus qu'au XXe siècle la "correspondance des arts" n'aura été réelle», écrivait Dominique Noguez en 1987. Comme si elle voulait faire écho à cette citation de l'écrivain et théoricien du cinéma, Catherine Tardif propose aujourd'hui aux spectateurs montréalais une expérience de création plutôt inusitée.

En effet, que se passe-t-il lorsqu'une chorégraphe décide, volontairement et avec la plus grande lucidité du monde, de créer une série de solos pour des artistes de la scène, non-danseurs? S'il demeure impossible de prévoir le résultat final, l'idée et le concept piquent suffisamment la curiosité pour nous inciter à assister à cette rencontre entre trois interprètes et une chorégraphe.

«Travailler avec des non-danseurs représente pour moi un potentiel de déstabilisation supérieur que lorsque je travaille avec des danseurs. Cette approche m'intéresse parce que ça suppose que je vais me retrouver en face de questions, de commentaires et de réactions qui vont me stimuler différemment. J'adore travailler avec des danseurs, mais je passe par des voies qui me sont plus habituelles.

Renaud, Yves

Décorum, une chorégraphie de Catherine Tardif

Tandis que, dans un cas comme ici, je dois passer par d'autres chemins pour créer, et je travaille aussi avec des gens qui empruntent d'autres chemins, parce que ce ne sont pas des danseurs. Ça oblige à ouvrir un dialogue un peu plus actif.»

Décorum

, titre plutôt symbolique pour une aventure créative de cette nature, sera présenté du 11 au 21 février à l'Agora de la danse, dans le cadre du Volet Intégral 9 de Danse-Cité. Parmi les nombreuses personnes sollicitées pour cette oeuvre, trois hommes, le comédien Éric Bernier, le musicien Jean Derome et le comédien Julien Poulin, aussi connu sous le nom d'Elvis Gratton, ont bien voulu se prêter au jeu et offrir leur corps en représentation.

La déroute «Au départ, ironiquement, je voulais m'assurer qu'on parlerait le même langage, surtout en ce qui concerne le sens des mots. Et ça n'a pas été facile. Il a fallu qu'on identifie la portée de certaines images et de certains mots, pour être bien sûr qu'on parlait de la même chose. Cette étape a été le travail d'aiguillage le plus sérieux, alors que le travail corporel n'a pas été difficile du tout. Je travaillais

© 1998 Le Devoir. Tous droits réservés. Le présent document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et son utilisation est régie par ces lois et conventions.

PubliCertificat émis le 27 mars 2017 à UQAM à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

news-19980207-LE-066

volontairement avec des non-danseurs, mais c'est tout de même des êtres humains avec des corps, des êtres qui s'expriment corporellement. Je n'ai eu qu'à proposer des mises en situation, et tout de suite, les corps se sont mis en mouvement. Mais ce sont aussi trois gars qui savent habiter la scène.»

Par contre, on ne retrouvera peut-être pas une danse coupée avec une fine lame comme chez Danièle Desnoyers, avec qui Catherine Tardif a souvent travaillé comme interprète, notamment dans *Discordantia*, sa dernière création, ou encore comme chez Jean-Pierre Perreault et Hélène Blackburn, pour qui elle a aussi dansé.

Les grands élans gestuels et les mouvements chorégraphiques complexes et englobants n'ont jamais été la tasse de thé de cette chorégraphe du souvenir. À la place, elle leur a toujours préféré des actions un peu plus près du théâtre, des ambiances surannées, comme dans son exquis *Léopold et Maurice* (1994), voire de petits gestes du quotidien, et ce qu'on pourrait appeler, faute de mieux, des clins d'oeil chorégraphiques. *«Il y a tout le temps une nostalgie sous-jacente dans mon travail. Et c'est encore vrai dans cette pièce. Je le dis souvent, je fais la même pièce depuis 15 ans. C'est toujours un peu le même personnage qui se promène d'une création à l'autre. Je le multiplie ou le simplifie, je change son sexe au besoin. Mais je parle toujours de la déroute, du moment d'intimité où la personne va avoir une petite crise de panique, de folie ou de larmes. Je parle constamment de ce moment où, normalement, il n'y a pas de témoin. Je pense qu'on est un peu voyeur dans mes pièces.»*

Chez cette chorégraphe, on ne peut parler d'oeuvres minimales puisqu'elles renferment toutes une infinité de petites choses et une virtuosité dans la manière même dont les interprètes parviennent à ne pas avoir l'air de danser véritablement, tant leurs gestes et leurs attitudes semblent vrais, naturels, non placés.

Puis, il y a aussi les émotions, l'omniprésence de la sensibilité et la délicatesse des situations humaines mises en scène qui, dans les créations de cette artiste, interpellent constamment le spectateur. *«Dans mon travail, toutes les représentations du corps sont au service d'une suggestion émotive. Est-ce que c'est du théâtre ou de la danse? Je ne sais pas. C'est de l'étude humaine. Pour Décorum, je n'ai pas de souci dramatique ou sémantique, et je n'ai pas un souci particulier de montrer du mouvement non plus. C'est vraiment quelque chose d'hybride. Finalement, c'est un spectacle qui parle de notre rencontre, des trois interprètes et moi, et de l'humain dans sa globalité.»*

LADMMI en spectacle

Les étudiants finissants des Ateliers de danse moderne de Montréal (LADMMI) présentent *Soif*, du 12 au 15 février au Théâtre La Chapelle, rue Saint-Dominique. Au programme de cette soirée où l'on pourra découvrir une partie de la nouvelle relève de danseurs à Montréal: des oeuvres de Massimo Agostinelli, Mélanie Demers (ancienne finissante de LADMMI), Danièle Desnoyers, Natalie Morin et Catherine Tardif. Pour les sept interprètes marchant droit devant vers le monde de la danse professionnelle - Nathalie Blanchet, Anna Bozzini, Elinor Fueter, Audrey Lehouillier, Marie-Ève Nadeau, Julie Siméon et Stéphane Deligny -,

l'excitation est grande, et le défi tout autant.